

PARTIE ITALIENNE

ANTOINE CHOPLIN

—

PARTIE ITALIENNE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022
ISBN : 978-2-283-03593-1

Le bois qui composait le bûcher avait été empilé avec précision et harmonie. On l'avait choisi vert, avec la préoccupation de faire durer le spectacle.

La place était bondée, les visages solennels.

On approcha une torche.

Pour moi et quelques autres, on avait installé au plus près une courte rangée de fauteuils au velours rouge et élimé. J'étais assis au centre.

La torche fut déposée au sol, sur un tapis de paille qui s'enflamma aussitôt.

Des exclamations fusèrent.

Le visage collé à des caméras ou à des appareils photo, des dizaines de personnes prenaient des images, en se déplaçant pour varier les angles de vue.

On entendit les premiers crépitements et les flammes enveloppèrent les bûches disposées au pied de l'édifice.

Quelques-uns étaient venus en famille. Les enfants avaient cessé de s'agiter et regardaient naître puis grandir le feu, les yeux écarquillés, la bouche ouverte.

Amandine s'était rapprochée de moi, je pouvais sentir son épaule contre mon bras. Bientôt, elle passa sa main dans mon dos et commença à me caresser énergiquement, comme pour me réchauffer.

Le bruit du feu augmenta d'un coup, à l'unisson des fumées qu'une brise légère poussait en oblique en direction de l'île Saint-Louis.

La longue robe festonnée de feuilles d'or ne tarderait pas à céder. Déjà, des flammèches ourlaient sa base. À son aplomb, tout en haut, il y avait le visage impassible, son teint cireux, le mors en bois accroché aux mâchoires. Et, au-delà, ce bras libre et tendu vers le ciel.

La brise faiblit, les fumées se firent plus compactes et, à l'exception du bras levé, elles dissimulèrent l'ensemble du corps. Derrière le rideau qu'elles formaient, on devina soudain un surcroît d'éclat. L'ensemble de la robe venait sans doute de s'enflammer.

Mon cœur se mit à battre plus fort.

Malgré le froid plutôt vif de cette matinée d'octobre, je sentis la moiteur prendre mon front et le creux de mes paumes.

Bientôt, nous ne vîmes plus que le brasier dont la chaleur nous irradiait.

En son cœur, à peine, et seulement par intermittence, une silhouette sombre aux contours devenus incertains.

I

Sur l'échiquier finement marqueté, les pièces projettent leurs ombres élégantes. Avec nonchalance, l'index de l'homme qui s'est assis en face de moi glisse un instant sur le plateau pour épouser les contours de deux ou trois d'entre elles. Et puis, après un regard vers moi, il pousse son pion en e4.

Le soleil vient de se hisser au-dessus des toits vermillon du Campo de'Fiori. En moins de deux, il a jeté sur la place son sortilège printanier, comme une poudre.

Il fait bon.

Alentour, installés sous de vastes parasols, les marchands ambulants ont commencé à élever la voix pour attirer les passants ou seulement plaisanter entre eux.

Je suis attablé sur la terrasse du restaurant Virgilio, avec mon jeu d'échecs et l'aval du

patron, un petit gars tout rond aux cheveux noirs et gominés, qui a hésité un instant avant de trouver l'idée plutôt amusante. Je n'aurais qu'à me plier, le cas échéant, aux nécessités du service, voilà tout.

Mon téléphone vibre dans ma poche. C'est Amandine, elle doit vouloir prendre de mes nouvelles, est-ce que j'ai fait bon voyage, est-ce que l'hôtel – celui qu'elle a réservé pour moi depuis Paris – est correct, comment est la météo à Rome. J'ignore son appel.

Ça fait quelques jours que j'aspire à cet instant-là. Libre et tranquille, sous le ciel italien de mai, loin des sollicitations, des figures d'apparat et des tensions de ces derniers temps. Avec, comme seule préoccupation, de belles parties à disputer contre des inconnus de passage. Avec, entre nous, rien d'autre que le langage universel du jeu, son lexique partagé, simple et profond, honnête.

On y est.

Sans pouvoir m'empêcher de sourire, j'engage une défense sicilienne.

Pion en c5, donc.

Quelques badauds ralentissent le pas, s'arrêtent un moment pour regarder la partie. Certains

commentent la position en chuchotant, la bouche collée à l'oreille de leur voisin. Parfois, je lève furtivement les yeux vers eux, sans vraiment leur porter attention. À quelques mètres, en nous fixant, un marchand de fruits et légumes ironise à voix haute et avec bienveillance sur ceux qui ont la chance d'avoir un cerveau et ceux, dans son genre à lui, qui sont bien obligés de se débrouiller sans.

L'homme n'est pas maladroit. Ses connaissances théoriques lui permettent de se sortir honorablement de l'ouverture, même s'il accumule déjà un peu de retard à la pendule. La pression un peu exagérée qu'il tente de faire peser si tôt sur mon aile roi risque cependant de lui réserver un milieu de partie délicat.

Le petit patron tout rond s'est approché à son tour, un torchon sur l'épaule, les deux poings calés sur les hanches. Et alors ? il demande au hasard, sans autre précision. Je lui souris, sans rien répondre. Ça phosphore, on dirait, il dit en se frappant la tempe du bout des doigts. Quelques secondes s'écoulent. Luigi ! crie une voix de femme depuis l'intérieur du restaurant. Luigi ! Le patron fait la grimace. Pas foutu d'avoir une minute de paix, il grommelle. Allez, au boulot Luigi, lance le marchand de fruits en

riant. C'est comme aux échecs, plaisante un des passants qui observent la partie, c'est la dame qui fait la loi.

S'ensuivent quelques rires légers.

J'ai solidifié ma position et trouvé sans peine du contre-jeu sur les colonnes centrales. Il doit échanger sa tour pour mon fou, et sa structure de pions est désormais fragilisée. Sa position s'effondre. Après quelques derniers coups désespérés, son buste se redresse et il me tend la main en signe d'abandon.

Je lui propose une revanche. Oui, avec plaisir, fait l'homme. Même si j'ai l'impression que j'aurai du mal à vous donner du fil à retordre.

On cause un peu en réinstallant les pièces. Il me demande d'où je viens. De France, je dis. Paris. Ah, il fait, en tout cas vous parlez un bon italien. C'est pas si fréquent chez les Français. Vous venez souvent par chez nous ? Oui, plutôt souvent. Enfin, à Rome, ça non. C'est la première fois. Plus au nord. Bologne, un peu Bergame. Turin aussi. Mais Bologne, oui souvent. Plus exactement du côté de Castello di Serravalle, si vous voyez. Ah oui, fait l'homme. Les collines. C'est joli par là-bas. Remarquez, on en a ici aussi, des collines. Et les échecs ? il demande. Comme ça, je dis. Une sorte d'histoire

d'amour qui a occupé trois ans de ma vie, jour et nuit. Et qui s'est plutôt bien terminée. On est restés amis. On dirait bien, dit l'homme en souriant.

Et il parle un peu de son oncle qui lui a appris à jouer quand il était enfant. Et d'un tournoi scolaire qu'il a gagné au collège.

Vous voulez boire quelque chose ? il propose.

Nous commandons deux cafés *ristretto* et commençons une nouvelle partie. D'un commun accord, nous avons ajusté nos pendules. Quinze minutes pour lui, cinq pour moi.

Sur la place, on devine que l'agitation s'est accrue. On se presse alentour, la foule renvoie son mugissement léger, les talons claquent sur le pavé. Quelques postérieurs nous effleurent, font trembler l'échiquier que, plusieurs fois, nous agrippons vivement de nos deux mains pour éviter qu'il se renverse.

Pourtant, les fragments de conversations, les éclats de voix, le bruit des voitures circulant dans les rues adjacentes ne m'atteignent qu'à peine. Les parois de la bulle que m'impose le jeu fabriquent une étanchéité mesurée et confortable, entre solitude et emprise sereine au monde qui m'entoure.

Sur le plateau de jeu, désormais à l'ombre de la tenture qu'on a déroulée au-dessus de la terrasse, mes doigts déplacent les pièces de bois avec calme et agilité.

Aïe, fait l'homme. C'est encore mal emmanché.

Un spectateur désireux de lui venir en aide lui suggère de déplacer le cavalier en c3.

En silence, je montre d'un geste de la main le mat en deux coups qui en résulterait.

Alors c'est foutu, reconnaît mon adversaire. Et à nouveau, après un ultime moment de réflexion, il me tend la main.

Vivement, je remets en place la position telle qu'elle était quelques coups plus tôt.

Rejouant son déplacement du fou en d7, je tâche de lui en expliquer l'imprécision.

Il hoche plusieurs fois la tête, les lèvres serrées.

Il se lève en me remerciant. Il ajoute que peut-être, ces prochains jours, si je suis encore par là, pourquoi pas.

Sa chaise à peine libérée, le spectateur qui a proposé le funeste mouvement du cavalier en c3 pose la main sur le dossier.

Je peux ? il demande.

Bien sûr.

II

Vers midi, le patron m'adresse une œillade embarrassée et je comprends que je dois libérer la table pour le service du déjeuner. Je mets fin sans tarder à la partie en cours en recommandant à mon adversaire, un jeune garçon accompagné par son père, de continuer à cultiver l'inventivité de son jeu. Il s'éloigne, la main de son père sur son épaule, en se retournant plusieurs fois vers moi. Chaque fois, je lui fais un petit signe de la main pour le saluer.

J'ai envie de marcher un peu dans le quartier, au hasard des rues.

Je repasse, sans m'y arrêter, devant mon hôtel, le Sole Roma, via del Biscione. J'y suis descendu la veille, en fin d'après-midi. N'en suis plus ressorti jusqu'à ce matin, même pas pour dîner, vaincu par la fatigue du voyage et des jours précédents. Après une longue douche, je

me suis glissé dans les draps frais et j'ai dormi d'un trait jusqu'à l'aube.

J'aime le nom des rues. Un réflexe étrange me pousse à en épier les plaques, systématiquement, même sans nécessité. Je les garde en mémoire, pour la plupart. C'est comme ça. Je pourrais en égrener des centaines, glanées au cours de mes voyages ou seulement à l'occasion de mes virées dans Paris, ou en banlieue. Le plus souvent, j'en ai oublié la géographie précise. Ce qui me revient, c'est l'image de la plaque, et rien d'autre. Alors, pour ce qui est de m'orienter dans les villes, ça ne m'est d'aucun secours et j'ai plutôt la fâcheuse habitude de m'égarer en moins de deux.

Via del Paradiso, corso Vittorio Emanuele, piazza della Chiesa Nuova.

Mon pas glisse sur le perron aux longues marches à peine marquées de l'église. Je lève les yeux vers la Madone qui surplombe la porte centrale, décrypte la date de 1605 inscrite en chiffres romains à la queue d'une formule latine, avise la série de pilastres dont je me souviens qu'ils se distinguent des colonnes, non seulement

par leur base rectangulaire mais aussi par leur encastrement dans les murs de façade.

Après avoir traversé le Corso, je rejoins la piazza Sforza Cesarini, dont le nom vient se ranger dans ma mémoire au sein d'un petit paquet qui comporte déjà le boulevard Agutte-Sembat, la Wittelsbacherplatz et la rue Monsieur-Le-Prince.

Le restaurant n'arbore aucun autre nom que la mention générique *Ristorante* à laquelle a été ajoutée la précision *Dal 1960*. Ses murs en vieux bois et en pierre sombre tranchent avec les bâtiments ocre et lumineux qui cernent la placette.

Je m'assois en terrasse. Commande une assiette de pâtes à la fraise, dont j'ai longtemps pensé qu'elles étaient la spécialité exclusive de mon ami Francesco, chef cuisinier dans une auberge de Bazzano, aux environs de Bologne.

À nouveau la vibration du téléphone, c'est encore Amandine. Cette fois, je décroche.

Gaspar !

J'éloigne l'appareil de mon oreille.

Ben oui, je fais la bouche pleine.

Qu'est-ce que tu as, tu as une drôle de voix.

Je mange des pâtes aux fraises. Rien de grave.

En rafales, elle s'enquiert de ma situation, sous tous ses angles. Je lui apporte des réponses minimales auxquelles elle ne prête pas véritablement intérêt.

De mon, côté, je n'ai que des bonnes nouvelles, elle dit.

Ah.

Surtout deux. Tu veux savoir ?

Dis-moi.

La fille de la Biennale de Toronto. Tu te souviens ?

Euh, non.

Mais si, je te l'ai présentée juste avant le vernissage. On était vers le hall d'entrée.

Oui, peut-être.

Bref, elle a été enchantée par ton travail. Elle veut monter un truc pour la saison prochaine.

Ah, c'est bien.

Tu parles si c'est bien ! Je suis tellement contente pour toi.

Je m'envoie une bonne fourchetée de pâtes.

T'es toujours là ?

Mmm.

L'autre nouvelle, ça vient de la Millet. Son assistante vient de m'appeler. Elle s'est engagée sur un focus dans *Art Press*.

Mmm.

C'est bien, non ?

Ben oui, c'est bien.

Et je passe sur tout le reste, les papiers qui vont tomber ici et là. Et un message encore ce matin du ministère. Enthousiaste. C'est un carton, Gaspar. Un vrai carton.

Oui enfin, le ministre, il est venu pour inaugurer la nouvelle salle. Couper le ruban, rien d'autre. Il est pas venu pour moi, tu sais bien.

Mais il était là, c'est ça qui compte. Il a vu le boulot. J'ai bien remarqué comme ça l'a touché.

Mouais.

Amandine a continué à parler un peu, jonglant avec les informations, les noms de personnalités influentes, les stratégies à mettre en place rapidement. J'ai cessé de l'écouter. Deux femmes élégantes perchées sur de hauts talons sont passées à proximité de ma table en riant ensemble et je me suis consacré un instant à elles. Leur parfum a voleté dans l'air.

Le silence a fini par se faire dans le téléphone.

Et sinon, a repris Amandine après un moment, sur un tout autre ton, Gaspar, cette nuit... Je veux dire celle que nous avons passée tous les deux.

On n'était pas que tous les deux, je fais.

Oui, enfin, on se comprend. C'était bien, non ?

On était un peu fatigués, tu crois pas ?

Mais c'était bien quand même. Hein, Gaspar.

Oui, t'inquiète pas. Et Sonia, ça va ?

Je l'ai pas revue depuis. Mais oui, sûrement que ça va.

Un long temps de silence.

Tu vas faire quoi, cet après-midi ? elle demande.

Elle ne sait pas pour les échecs. Elle pense que je suis seulement là pour me mettre au vert. Et commencer à travailler ma conférence sur Henry Darger.

Sais pas trop. Me promener un peu.

Pense à travailler. Ta conférence.

Oui, j'y penserai.

Bon, on s'embrasse alors ?

Oui, je fais. Bien sûr.

À bientôt Gaspar.

Et elle raccroche.

III

Via dei Filippini, via del Governo Vecchio,
via di Parione, via di Tor Millina.

Piazza Navona.

Le long rectangle de la place est tout entier baigné de soleil. Les touristes déambulent, marquant sans cesse le pas, le nez en l'air. D'où qu'ils débouchent, leurs trajectoires semblent aimantées par la fontaine monumentale qui occupe le centre de l'espace. Mon œil balaye les sculptures baroques qui soutiennent un obélisque couvert d'inscriptions hiéroglyphiques. Tout en haut, un oiseau, une colombe peut-être, tient un rameau dans son bec.

Je me fraye un chemin jusqu'au bassin, y trempe les deux mains, rafraîchis mon front. Puis reprenant le large, je m'assois au sol, contre les flancs du museo dei Gladiatori.

Le coup de fil d'Amandine m'a remis en tête, avec force et précision, quelques épisodes de ces

derniers jours. Je lui en veux pour ça. L'esprit désormais accaparé, j'ai quitté le restaurant de la piazza Cesarini avec l'envie de flâner un peu avant de regagner le Campo de'Fiori et mon échiquier de la terrasse du Virgilio.

Si on avait pu imaginer ça, avec Map's.

Map's, c'est Ma petite Solange. Ma concierge. Pour moi-même, je continue à l'appeler comme ça, Map's. Une ancienne pute qui rechignait pas à reprendre un peu de service de temps en temps. On s'entendait bien tous les deux. C'est elle qui a fait en sorte de mettre un local à ma disposition, une cave inoccupée, pour commencer à sculpter mes bonshommes. C'était il y a une douzaine d'années. Elle passait me voir, quand j'étais au boulot, le plus souvent en fin de matinée, avec le courrier. Et aussi avec un grand sourire dont elle jouait à forcer le trait en brandissant les lettres à bout de bras depuis que je lui avais signalé que « Ma petite Solange » avait pour anagramme « Gaiement postale ».

Elle trouvait ça bien, mes bonshommes. Elle aimait les regarder, longtemps, en se collant le nez dessus et en poussant des petits soupirs qui ressemblaient parfois à des gémissements. Elle répétait que les gens devaient voir ça. Qu'il

faudrait trouver une façon de les montrer. Moi, je bricolais, j'accumulais, sans penser à rien d'autre qu'à me façonner un univers bien à moi. Ça me plaisait bien. Et les gens n'avaient rien à voir là-dedans.

Mais au bout d'un certain temps, mes bons-hommes ont été nombreux, dans mon petit local. Si nombreux que l'espace disponible s'est rabougri et qu'il est devenu difficile d'en fabriquer de nouveaux. J'ai réfléchi et j'ai fini par me dire qu'on pourrait leur faire prendre l'air. Juste ça. Les envoyer se frotter au grand monde. Après tout. Ils seraient aussi bien dehors que remisés dans des malles ou des placards. On les disséminerait dans Paris, tiens, dans des encoignures, dans des squares, en bord de Seine. Leurs emplacements seraient choisis avec soin, à la fois discrets et toujours repérables, au moins sous certains angles. Map's m'a encouragé. Et on a fait ça ensemble. Deux cents, on en a installé. Ça nous a occupés plusieurs semaines. J'ai noté dans un carnet les coordonnées précises de tous les emplacements. Comme ça, quand ça nous chantera, on pourra prendre des nouvelles, avait dit Map's en riant. Bien sûr, elle avait raison. C'était ça qui serait bien. D'aller prendre des nouvelles et de voir,

le temps passant, ce qu'ils devenaient, mes bonshommes.

Peu avant, lors de l'une de ses visites à l'atelier, Map's avait flanqué par mégarde un coup de coude à l'une de mes sculptures et l'avait fait tomber au sol. Elle s'en était tirée miraculeusement, avec, pour tout dommage, un avant-bras en moins. Même pas mort, avait dit Map's en la ramassant, la mine embarrassée. *Même pas mort*, j'avais répété songeur. Une bonne enseigne pour ma petite entreprise. Quand j'y pense, elle avait drôlement contribué à tout cela, Map's. Ma petite Solange. Estime galopante. Encore une anagramme qu'elle aurait peut-être goûtée.

Pour l'essentiel, voilà ce que j'ai raconté avant-hier, à l'occasion du vernissage, sous les néons colorés de la Grande Manufacture des Arts, au moment des discours. Mon atelier du garage, mes histoires avec Map's. Ça les a fait rire. Plusieurs fois, tandis que je parlais, le ministre planté à côté de moi m'a attrapé le bras, en y exerçant de menues pressions. Un geste affectueux ou une sorte d'avertissement pour me signifier que j'en faisais un peu trop, je n'ai jamais su.

J'ai dit aussi que, quelques mois après notre installation des bonshommes, Map's s'était

fichue dans la Seine. C'était le soir de Noël et elle avait même pas pu voir la première des cinq expositions biennales. Et là, ils ont moins rigolé, bien sûr.

Après moi, plusieurs experts et spécialistes ont défilé au micro. Et, forcément, les propos ont pris une autre tournure. Parmi eux, Joseph Maigre, commissaire délégué de l'exposition. Un gars que j'ai baptisé commissaire Maigret, même si Amandine me répète que je ne devrais pas plaisanter avec ça.

À l'époque des bonshommes, il se trouve que je suivais des cours de peinture aux Beaux-arts. Si je faisais ça, c'était seulement parce que mon amie Justine se les farcissait aussi. (Enfin, elle, c'était en tant que modèle pour arrondir ses fins de mois.)

Un soir, j'ai parlé de *Même pas mort* à mon vieux professeur de l'époque. Il m'a écouté en silence, un long moment, en plissant de plus en plus nettement le front et en hochant doucement la tête. Peu après, il a fait en sorte que je puisse rencontrer le commissaire Maigret. Ça s'est fait un dimanche, par une belle matinée d'hiver. Ensemble, on a marché un peu dans Paris et

je lui ai montré quelques-uns des bonshommes qu'on venait de mettre en place avec Map's.

Dix jours plus tard, on signait un contrat. Son idée, à Maigret, c'était de mettre en scène l'évolution de mon petit peuple. Tous les deux ans, on ferait un moulage de mes sculptures. Enfin, de ce qu'il en resterait parce que, bien sûr, entre-temps, certaines se seraient dégradées, d'autres volatilisées. Voilà, on présenterait les moulages réalisés – pour ça, on ferait appel à des étudiants, une main-d'œuvre volontaire et bon marché – et ces expositions biennales seraient un petit événement. Surtout que chacune serait installée en miroir des précédentes, histoire de donner une bonne vision de ce qui s'était modifié à chaque étape. Et ça durerait aussi longtemps que des sculptures seraient encore vaillantes, jusqu'à la dernière.

Le contrat mettait tout ça en musique, avec, au passage, pas mal d'argent pour moi, versé une fois par an. J'ai signé sans hésiter.

Au micro, le commissaire a fait des grandes phrases. Il s'est enthousiasmé pour ce qu'il a nommé une néo-galerie de l'Évolution, a parlé d'érosion civilisationnelle, d'un miroir implacable offert à nos fragilités humaines. Il s'est

réjoui aussi de l'inventivité formelle portée par cette œuvre, la richesse inhérente à son déploiement spatio-temporel, etc. Au bout d'un moment, j'ai décroché.

Un peu plus tard, le ministre a conclu les discours par une allocution dont je n'ai pas gardé un seul mot. J'avais l'esprit ailleurs.

Juste après, j'ai dit à Amandine que je voulais partir. Rentrer chez moi. Elle a tenté de me retenir un peu, me traînant par le bras vers l'un ou l'autre. J'ai salué ainsi quelques personnes apprêtées, souriantes, maquillées, sans trop savoir. Je suis passé une dernière fois devant les cinq occurrences exposées de mon petit peuple, chaque fois plus réduit, plus altéré. Et enfin, j'ai réussi à filer.

Plus tard, vers les onze heures, j'étais déjà couché quand j'ai entendu la sonnette. J'éprouvais une migraine légère, compatible avec l'étude nonchalante de quelques diagrammes d'échecs relatifs à la défense Grünfeld.

J'ai ouvert la porte. En découvrant Amandine accompagnée de Sonia, sa jeune assistante, qui portait dans chaque main une bouteille de champagne, j'ai tenté en vain de protester. Bien sûr, elles s'excusaient de venir aussi tard et sans prévenir, mais elles avaient tant de choses à me

raconter. Tout s'était si bien passé, c'était un tel succès, les gens étaient tellement enchantés. Elles sont entrées, j'ai sorti des coupes et on a bu le champagne.

Assise sur le canapé, Amandine croisait et décroisait les jambes. Elle s'était débarrassée de ses escarpins et, tout en parlant, jouait avec ses pieds, les massant parfois avec ses paumes, accrochant le plateau de la table avec ses orteils, effleurant furtivement mes mollets.

Elle s'est rapprochée progressivement de moi, sans cesser de bavarder, riant à la moindre occasion. Ses bras ont fini par entourer ma poitrine, sa bouche est venue à la rencontre de mon visage, ses doigts se sont frayés un chemin au revers de mon t-shirt. Elle a commencé à m'embrasser et, à partir de là, les choses ont suivi leur cours attendu.

Assise en face de nous, Sonia a lentement remonté sa jupe et a commencé à se caresser. Au bout d'un moment, à l'invitation d'Amandine, elle a fini par s'approcher et, avec un peu de fébrilité, elle s'est glissée au milieu de nous.

Le lendemain matin, je me suis réveillé seul.

À côté de mon billet d'avion pour Rome posé sur la table était inscrit, sur une serviette en

papier, ce simple message : *Salut l'artiste !*, signé Amandine et Sonia, orné de deux petits cœurs dessinés avec maladresse, par le truchement, sans doute, d'un bâton de rouge à lèvres.

IV

Après une dernière partie disputée contre deux touristes autrichiens qui ont tenté, tant bien que mal, d'unir leurs forces, j'ai rangé les pièces et remisé l'échiquier sous la table. J'ai commandé un Campari et demandé au patron à dîner sur place.

Mon œil, mon esprit vagabondent.

Je pense au Campo comme à une marmite au bouillonnement incessant. Même si la texture des sons n'est plus la même que celle du matin. Les bonimenteurs se sont tus. Des bâches recouvrent désormais la plupart des étals. En revanche, plusieurs grappes de jeunes gens forment des cercles animés, immobiles ou en mouvement. Des rires, des cris, ponctuent leurs productions vocales, associés parfois à de grands gestes soudains, voltes, sauts anarchiques, accolades ludiques. Des couples d'âge

mûr ralentissent l'allure pour les contourner, le sourire aux lèvres. Ils semblent disposés à s'enthousiasmer d'un rien, comme de cette jeune fille aux pieds nus et sales qui, sous l'œil de deux autres gars, s'échine à jongler avec trois massues.

Pour ce qui est du couvercle de la marmite, c'est toujours ce carré de ciel bleu uniforme, clair encore malgré le naufrage du soleil derrière la frise des façades ouest.

Henry Darger passerait par là lui aussi et viendrait s'asseoir à ma table. Ce serait parfait.

Après m'avoir jaugé en silence, sa langue se délierait et il parlerait de *L'Histoire de ma vie*, son ouvrage autobiographique de plus de cinq mille pages. Il raconterait par le menu ses évasions répétées de l'asile. Il résisterait peut-être à l'envie de s'adonner à un moment d'onanisme public comme il lui arriva plusieurs fois de le faire. Il étalerait certainement à même le pavé de la place ses peintures naïves et monumentales, évoquerait les ressorts de la guerre qu'il a imaginée et qui hante les quinze mille pages de sa grande œuvre, entre le royaume d'Abbiennia et les cruels Glandelinienis.

En sirotant mon Campari bien frais, je souris à cette hypothèse joyeuse et absurde. À tous les

chambardements que causerait l'irruption d'un gars comme Henry Darger dans l'enceinte propre du Campo de'Fiori.

Bon, évidemment, il y a peu de chances que ça se produise, vu que Darger a quitté notre monde il y a pas mal d'années déjà.

Non, la seule réalité qui vaille, c'est cette conférence que j'ai accepté de préparer sur lui et son œuvre, pour le musée d'Art brut de Lausanne. Encore une idée d'Amandine. Comprends-moi bien, Gaspar. C'est un truc pour toi. Tu es l'homme de la situation.

Faudra bien que je m'y colle.